

Alain Testart

Avant l'histoire : L'évolution des sociétés, de Lascaux à Carnac, Gallimard, 2012. (extrait)

alaintestart.com

[Deuxième chapitre]

Cette version contient certaines illustrations qui n'ont pas été retenues dans la publication finale.

II. COMMENT PENSER L'ÉVOLUTION SOCIALE ?

Le présent chapitre répond à la question : comment concevoir l'évolution ? question que l'on confond parfois, à tort, avec celle du mécanisme de l'évolution. Elle en est entièrement distincte, en tant qu'il s'agit d'une question descriptive, que l'on peut dire morphologique, alors que la question du mécanisme est une question sur les causes. La linguistique historique, par exemple, conçoit l'évolution des langues sous la forme d'un arbre, tout comme la biologie ; ce n'était pas le cas de Morgan qui avait plutôt en tête des évolutions parallèles et séparées de chacune des sociétés ou des cultures ; selon que l'on opte pour l'un ou l'autre de ces modèles, l'évolution, qui consiste toujours en un flux, suit néanmoins un cours différent, se développe dans des formes différentes. Notre première question est donc : quelles sont les formes possibles envisageables d'une évolution des sociétés ? Cette question n'a jamais été posée par aucun des évolutionnismes anthropologiques.

Cette question conduit à une autre, plus fondamentale, et plus simple en apparence : qu'est-ce qu'une évolution ? Ensuite, à expliciter la différence entre évolution et histoire. Et tout autant à expliciter celle entre l'évolution des sociétés et la succession des cultures. C'est seulement en dernier lieu que nous pourrions nous demander quels sont les modèles possibles de cette évolution.

Qu'est-ce qu'une évolution ?

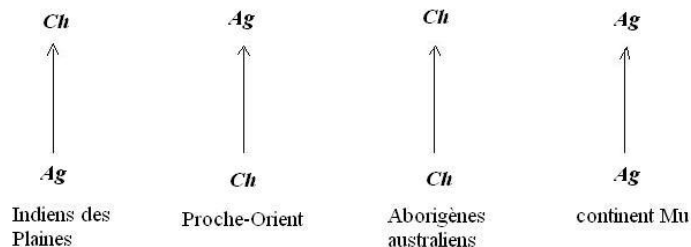
On ne conçoit bien que ce dont on conçoit également bien le contraire. Pour dire ce qu'est une évolution, je vais donc commencer par considérer tout ce qui n'en est pas, et pour préciser ce que l'on doit entendre par évolutionnisme, je vais tout d'abord tenter d'explicitier la position antiévolutionniste. On me permettra de partir ici d'une anecdote personnelle. Il me souvient que, jeune anthropologue, alors que j'essayai d'expliquer à une collègue archéologue l'ambiance antiévolutionniste du milieu auquel j'étais confronté, elle eut cette exclamation : « mais alors, ils sont fixistes ! » Évidemment, les anthropologues antiévolutionnistes ne sont pas fixistes ; même si je ne partage pas leur opinion, je ne les tiens quand même pas pour de complets idiots. Ils ne sont pas évolutionnistes, ils ne sont pas fixistes. Il y a trois positions. L'une est celle du fixisme, l'autre, de l'évolutionnisme, et il y a une troisième position qui est celle de l'anthropologie antiévolutionniste. Le fixisme se résume en l'affirmation que fondamentalement rien ne change au cours du temps. Confrontée à la constatation que l'on retrouve des ossements de mammoths en France, la doctrine fixiste les interprète comme les restes des éléphants d'Hannibal. Voilà la pensée fixiste : à travers le temps, ce sont toujours les mêmes espèces, rien ne change. Or, l'anthropologie antiévolutionniste n'a jamais prétendu que rien ne changeait. Nous l'avons vu au chapitre précédent : le changement dans le monde social est une évidence. L'antiévolutionnisme *n'est pas* le fixisme. Quelle est sa thèse principale ?

Alain Testart

Avant l'histoire : L'évolution des sociétés, de Lascaux à Carnac, Gallimard, 2012.

Un argument qui revient incessamment, peut-être pas dans les débats écrits, mais dans les discussions orales presque chaque fois que l'idée d'évolution en vient à être évoquée, consiste à remarquer qu'avant le XVI^e siècle, *les Indiens des Plaines étaient agriculteurs, alors qu'après ils seront chasseurs-cueilleurs*. Précisons l'ethnographie avant de tirer les conclusions de cet argument. Le centre des États-Unis était peuplé d'Indiens que l'on regroupe dans la dite « aire des Plaines », en raison de la très grande homogénéité des cultures qui se sont développées là-bas. En gros, ce sont les Indiens des films de Far West : ils ont des plumes, des tipis, vont à cheval, chassent les bisons, etc. Et l'on sait très bien, à la fois par l'ethno-histoire du début du XVII^e siècle et par l'archéologie, qu'une grande partie de ces Indiens était, avant la colonisation, des chasseurs-cueilleurs (à pied) de bisons, qu'une autre partie était des agriculteurs plus ou moins sédentaires, mais qu'après l'introduction du cheval (fin XVI^e siècle dans le sud de l'aire, début XVIII^e dans le nord), ceux qui étaient sédentaires sont revenus à un mode de vie de chasse-cueillette. On a des phénomènes similaires en Amérique du Sud, du côté du Chaco. Phénomènes récurrents et convergents dont les ethnologues antiévolutionnistes concluent : « Vous voyez ! Vous ne pouvez même pas dire qu'il existe une évolution de la chasse vers l'agriculture, puisqu'on connaît des peuples qui étaient agriculteurs et qui sont devenus chasseurs : il n'y a pas d'évolution. » Inversement, au Proche-Orient, il y avait des peuples qui étaient chasseurs et sont devenus agriculteurs, ce que tout le monde sait. Il y a donc des passages dans un sens et dans l'autre. Enfin, il y a aussi les Australiens qui, avant l'arrivée des Européens, qui ne date que de 1788, étaient chasseurs et le sont restés.

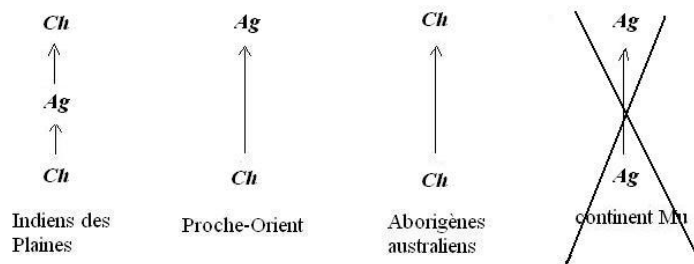
Donc cette position antiévolutionniste ne dit pas que rien ne change : elle dit au contraire que cela change, mais dans n'importe quel sens. Cela change de l'agriculteur vers le chasseur, du chasseur vers l'agriculteur, ou même cela ne change pas du tout. Et pour compléter l'argument, je vais considérer un pays imaginaire, le continent Mu. Sur ce continent merveilleux où, avant leur disparition, les gens étaient agriculteurs, je peux très bien penser qu'ils l'avaient été depuis toujours. Cela nous donne quatre cas de figure, quatre cas de figure selon lesquelles l'histoire du monde peut se dérouler :



Selon cette conception, il y a bien une histoire. Il y a un mouvement, un mouvement historique, mais qui est sans principe et sans ordre. Tout est possible. On peut aller dans un sens ou dans l'autre. Selon cette conception, existent également des particularités, des histoires locales, qui diffèrent d'une région à l'autre, mais globalement, si je résume, l'état du monde consiste, à l'origine comme dans l'état final, pareillement en un même mélange d'agriculteurs et de chasseurs. En une même distribution générale des uns et des autres. Il y a eu de l'histoire, du changement, mais pas d'évolution.

L'antiévolutionnisme, c'est le changement, l'histoire, sans ordre. Par contraste, l'évolutionnisme, c'est le changement, l'histoire, plus la notion d'ordre. Cette notion lui est consubstantielle, sinon il n'est pas d'évolution pensable. Risquons cette formule : *penser une évolution, c'est tenter de faire coïncider un ordre qui est temporel avec un autre qui ne l'est pas, du moins avec un ordre qu'il est possible de situer dans le temps, mais qui n'est pas défini en fonction de lui*. On l'illustrera au moyen des exemples précédents, en même temps que l'on réfutera l'argument antiévolutionniste

présenté à leur propos. D'abord, il n'y a pas de continent Mu, qui est une aimable fantaisie – je veux dire : il n'y a pas de région qui soit agricole depuis toujours. L'archéologie nous montre des peuples chasseurs partout avant 10 000 ans. Ensuite, la façon dont les antiévolutionnistes conçoivent l'évolution – ou disons, puisqu'ils récuseront ce terme, l'histoire longue – des Indiens des Plaines est partielle et partielle. Car s'il est exact qu'une partie de ces Indiens passèrent de l'agriculture à la chasse pendant les temps modernes, il est non moins exact, et non moins certain, qu'ils étaient passés quelques millénaires auparavant, inversement, de la chasse à l'agriculture. Les antiévolutionnistes s'en tiennent au mouvement $Ag \rightarrow Ch$, alors que le mouvement complet doit être rendu par la formule $Ch \rightarrow Ag \rightarrow Ch$. Si bien que le schéma global ci-dessus des différentes possibilités de changement doit être corrigé en celui-ci :



Et il y a un ordre, lequel peut être traduit par deux propositions simples. La première : à l'origine, *tous* étaient chasseurs. C'est la même chose de dire : chaque fois qu'un peuple est agriculteur, il était auparavant, lui ou ses ancêtres, chasseur. Ce n'était peut-être pas le même peuple, et peut-être n'y avait-il personne avant l'agriculture dans la région considérée, mais il a existé un temps pendant lequel les agriculteurs qui y sont venus étaient eux-mêmes chasseurs. Deuxième proposition : dans l'histoire globale, il existe un moment pendant lequel est inventé le mode de vie agricole, et on peut en chercher la date, laquelle séparera deux périodes, deux ères, de l'histoire mondiale, *même si tous les peuples de la seconde n'ont pas adopté cette invention*. Il existe donc un ordre de succession et une périodisation de l'histoire est possible.

Le fait qu'il existe des stagnations, ou des régressions, ne constitue nulle objection, contrairement à ce que semble croire l'argumentation antiévolutionniste : car cela ne changera jamais ce fait universel qu'à l'origine tous les peuples étaient chasseurs (première proposition), ni ce fait historique que l'agriculture a été inventée à une certaine date (deuxième proposition). Entre la chasse et l'agriculture, il y a un ordre.

Soulignons pour finir que rien dans cet ordre n'est évident. On peut très bien concevoir que l'espèce *homo* aurait pu apparaître en même temps que les pratiques agraires, et que celles-ci auraient pu être abandonnées suite à je ne sais quelle catastrophe climatique d'ordre planétaire. L'ordre de succession de la chasse-cueillette à l'agriculture n'a rien de nécessaire. Penser une évolution c'est donc bien tenter de recoller un ordre qui n'est pas en lui-même temporel avec l'ordre du temps.

Du transhistorique et de l'historicisme

Nous voyons à quel point l'évolution diffère de l'histoire. Dans le premier chapitre, j'ai dit qu'il n'était pas d'évolution en dehors du temps, en dehors de l'histoire, sous peine de n'être qu'une évolution imaginaire. Dans le présent, je dis maintenant que l'histoire seule n'est pas non plus l'évolution. Sans doute les historiens ne se disent pas évolutionnistes, pas plus qu'ils ne se disent antiévolutionnistes d'ailleurs, et il paraîtrait cocasse de leur demander s'ils sont tels ou tels. Sans doute l'histoire est-elle volontiers particularisante et l'on se méfie aujourd'hui des grandes fresques associées aux dites « philosophies de l'histoire ». Et l'histoire globale n'est, depuis Polybe en

quelque sorte, que la somme d'histoires locales, que l'addition de particularités qui se déploient dans le temps ; ce n'est pas ce que l'on entend ordinairement par « évolution ». Je ne suis pas certain, toutefois, que l'on puisse dire qu'un Guizot ou un Fustel de Coulanges, un Marc Bloch ou un Braudel, ne pensèrent pas une évolution, même si ce ne fut jamais à l'échelle mondiale, même si elle ne s'étendait pas jusqu'aux temps préhistoriques. Aussi n'est-ce pas l'histoire comme science ou comme profession que je prendrais comme terme de comparaison, mais une tendance, qui se développa typiquement à la fin du XIX^e siècle : l'historicisme. Son affirmation principale, c'est que tout est dans l'histoire, qu'il n'est pas de vérité en dehors de la situation historique, pas de catégorie qui ne soit historiquement située. Voici par exemple ce qu'un représentant de cette tendance dirait de nos précédents schémas : la permanence qu'ils supposent sur plusieurs millénaires entre les chasseurs-cueilleurs australiens de la préhistoire et ceux de maintenant est illusoire, car une culture ne peut rester si longtemps sans changer, et l'on sait, par l'archéologie, que ces peuples ont adopté le chien, qu'ils ont changé leur tradition lithique, par l'histoire, qu'ils ont eu des contacts avec les marchands malais, ce qui n'a pu être sans conséquence sur la culture ; quant à l'assimilation que ces schémas supposent entre les chasseurs-cueilleurs australiens de la préhistoire avec ceux du Proche-Orient à la même époque, elle est plus abusive encore. L'historicisme, c'est l'énumération de différences, dans le temps et selon les lieux, qui doivent toutes être tenues pour si fondamentales que toute homologie doit être répudiée et toute proposition générale, écartée.

L'évolutionnisme, c'est au contraire l'affirmation de la validité de certaines homologies, sous réserve qu'elles soient bien pensées, l'affirmation de certaines vérités qui sont indépendantes de l'histoire. C'est, dans l'histoire, la reconnaissance de certains éléments transhistoriques. Il est très simple d'expliciter cette proposition à partir de la figure 1¹ du premier chapitre, dessinée, on s'en souvient, à propos d'Antoine de Jussieu et de Lafitau pour des évolutions techniques ou sociales, mais transposable dans le monde de la biologie. Soit à prendre l'évolution des espèces naturelles, pour commencer :

^{1 1} [Note pour le présent extrait : Le premier chapitre a longuement commenté les deux premières tentatives pour penser l'évolution faites par Lafitau et Antoine de Jussieu au début du XVIII^e siècle. Le problème, déjà explicite dans leurs œuvres est de penser une transformation dans le temps à partir d'une différence synchrone, ce à propos de quoi nous avons fait ce diagramme :

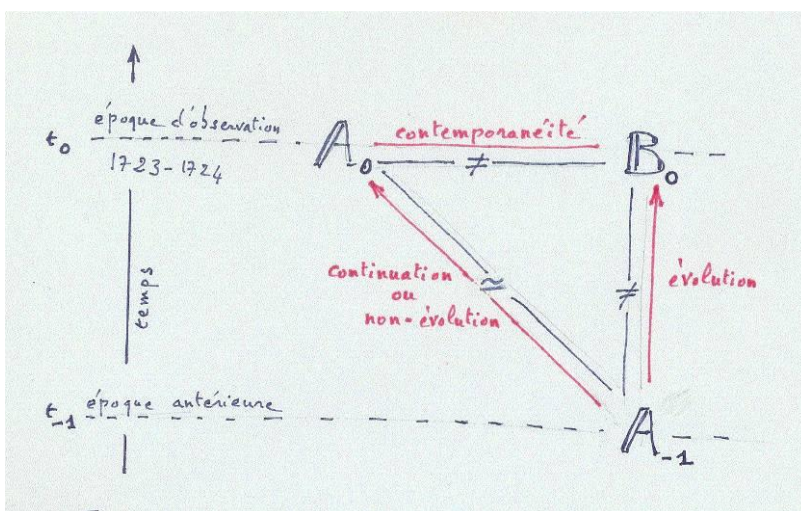
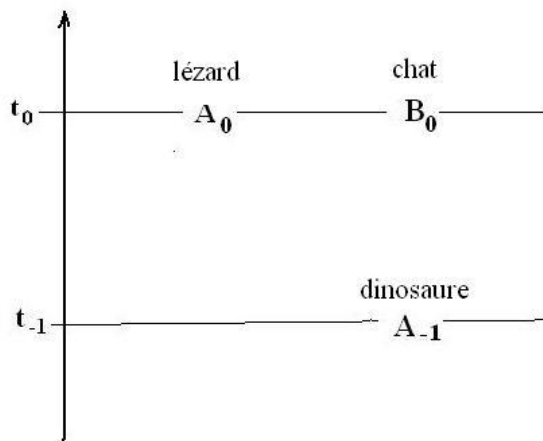


Fig. 1

Dans le raisonnement de Jussieu : A_0 , tomahawks ; B_0 , hache de fer ; A_{-1} , pierre de foudre.

Dans le raisonnement de Lafitau : A_0 , institutions iroquoises ; B_0 , institutions sous Louis XV ; A_{-1} , institutions grecques.

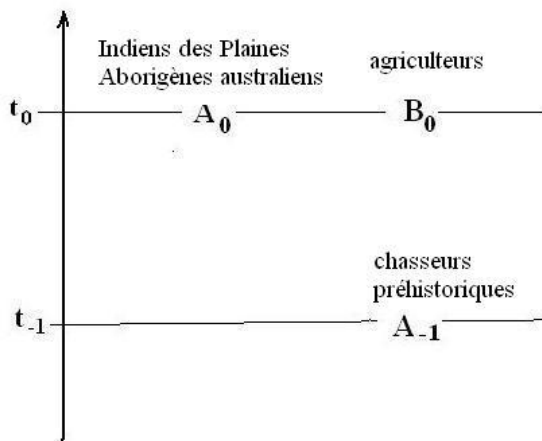
Le signe \approx note la ressemblance ; le signe \neq , la dissemblance.



Le lézard est contemporain du chat. Ils sont tous les deux dans ma maison, ils se chauffent pareillement au soleil. Ce sont des espèces actuelles. De dinosaur, au contraire, je n'en ai pas dans ma maison, et je ne pourrai en voir nulle part dans le monde d'aujourd'hui en dehors des musées d'histoire naturelle (section paléontologie). C'est une espèce disparue depuis des millions d'années. L'affirmation évolutionniste n'est pas l'affirmation que le dinosaur est avant le chat ou le lézard : ce serait de l'histoire pure, l'affirmation que les choses ont changé, ce serait la récusation du fixisme, mais pas encore de l'évolutionnisme. Ce n'est évidemment pas l'affirmation selon laquelle le lézard serait avant le chat (ils sont tous deux contemporains). C'est en tout premier lieu l'affirmation qu'*en dépit de la différence de temps colossale* qui sépare le dinosaur du lézard, ils appartiennent à une même classe, celle des reptiles² (regroupés aujourd'hui avec les oiseaux) – tandis que le lézard et le chat, en dépit de ce qu'ils appartiennent à la même époque géologique, n'appartiennent pas à la même classe, le chat étant un mammifère. C'est donc l'affirmation d'un rapport d'homologie entre deux espèces qui est *plus important* que la différence diachronique ou historique qui les sépare. C'est bien un élément transhistorique, car le fait que les reptiles pondent des œufs, qu'ils aient des écailles, etc. ne dépend pas de l'histoire. Et cet élément transhistorique est l'élément clef de la réflexion puisque c'est celui qui permettra l'affirmation évolutionniste typique : le lézard n'est pas avant le chat, mais il appartient à une classe qui est apparue avant celle à laquelle appartient le chat. La notion d'ordre, celle de datation, supposent ces homologies transhistoriques.

Il est tout aussi aisé de faire apparaître ces éléments à partir de nos précédents exemples :

² Certains de mes lecteurs se sont émus de ce que je fasse référence (déjà dans mes *Eléments...*, p. 9-10) à la classe des reptiles, tenue pour illégitime par les systématiciens actuels. Je le sais bien (*infra*, p. 57 du présent manuscrit). Mais dans une réflexion à teneur purement méthodologique, s'interrogeant seulement sur les modes de pensée, on peut bien prendre pour exemple ce que des sciences biologiques ont tenu pour valide pendant deux siècles au moins, et qui s'est trouvé à la base de maints raisonnements. S'exprimer en termes d'archosauriens ou de diapsides (macro-classe reptiles-oiseaux) ne ferait d'ailleurs que compliquer la formulation sans rien y apporter sur le plan des idées, tant il est clair que le chat n'est ni un archosaurien ni un oiseau.



Des chasseurs-cueilleurs sont – dans certaines conditions que nous aurons à préciser – nomades. Or des pots en terre cuite sont très peu pratiques pour des peuples mobiles, parce qu'ils sont lourds, et cassables. C'est pourquoi les chasseurs du Paléolithique ne firent pas de poterie (sujet sur lequel on reviendra). C'est aussi pourquoi les Aborigènes australiens n'ont pas de céramique, mais seulement des paniers et des récipients en bois. C'est enfin la raison pour laquelle les Indiens des Plaines³, même s'ils sont voisins de peuples utilisant la céramique (les Pueblos, dans le Sud-Ouest, au nord du Mexique), même s'ils sont situés sur un continent qui pratique depuis longtemps cet art, même s'ils ont été agriculteurs et sédentaires auparavant, même s'ils ont alors pratiqué l'art céramique, l'ont abandonné au profit des récipients de toute l'aire des Plaines à partir du XVII^e siècle : des outres de peaux, la peau étant abondante pour ces chasseurs de bison et ces récipients plus aisés à manipuler, rendus imperméables, et dans lesquelles on plonge des pierres brûlantes pour en chauffer le contenu. C'est une loi générale que les chasseurs-cueilleurs nomades n'utilisent pas la céramique et cela représente un trait commun à tous ces peuples, tout à fait indépendamment de l'époque pendant laquelle ils vivent. C'est un élément transhistorique qui suffit à rendre pertinente l'analogie entre les uns et les autres, du moins quant aux aspects matériels de leur mode de vie.

De la différence entre société et culture, et qu'une succession de cultures ne fait pas un évolutionnisme

L'historicisme que je viens d'évoquer n'est pas sans analogie avec le culturalisme qui se développe entre les deux guerres au sein de l'anthropologie anglo-saxonne, surtout américaine, et qui restera comme son orientation principale, sa tentation permanente, au point que l'on parlera plus volontiers outre-Atlantique d'anthropologie culturelle, plutôt que d'anthropologie sociale. Ces différences de vocabulaire ne sont pas anodines. Le culturalisme, c'est l'affirmation que toute culture est unique, que deux cultures ne sont jamais comparables entre elles, et c'est enfin – ce qui est évident en fonction de ce que l'on vient de développer – la répudiation de toute pensée évolutionniste. Si l'historicisme réside dans la négation du transhistorique, le culturalisme réside dans celle du transculturel. Mais qu'est-ce qu'une culture ?

Les Français mangent les huîtres crues, mangent les escargots et les cuisses de grenouille ; les Anglais ne le font pas. Les Français, du moins s'ils sont de sexe masculin, se serrent la main quand ils se rencontrent ; les Anglais ne le font pas. Etc. Les Français et les Anglais n'ont pas la même culture. Mais ils ont à peu près la même société. La Grande Bretagne a beau être une monarchie, ce n'est pas la reine qui est chef de gouvernement, c'est le Prime Minister ; et son régime politique est tout à fait semblable à celui de la France lors de la III^{ème} ou de la IV^{ème} République, la reine y jouant

³ Sur ce point à différencier de ceux dits de la Prairie, comme les Omaha, Pawnee, etc. qui ne vivaient pas dans des tipis mais dans des maisons semi-enterrées regroupées en villages.

là-bas le même rôle que chez nous le Président de la République ; ce sont deux formes de régime démocratique, appartenant au type que le Droit constitutionnel appelle « parlementaire », par opposition au type « présidentiel » qui caractérise les États-Unis, par exemple. Et les Français et les Anglais ont depuis deux siècles environ une économie de type capitaliste. Etc. Ils n'ont pas la même culture, mais vivent dans le même type de société. Comment conceptualiser cette différence ? Certainement pas en prétendant que la culture consisterait en habitudes alimentaires, en façons de saluer, et en quelques autres coutumes tout aussi anecdotiques, tandis que la société serait constituée de structures politiques, économiques, etc. Car il existe aussi une culture politique. Celle des Anglais inclut la tradition du bipartisme, une méfiance envers tous les extrémismes, l'absence de tradition révolutionnaire dans les deux derniers siècles, etc., toutes choses qui s'opposent fortement à ce que l'on connaît en France ; il y a aussi des différences dans ce qui est admis en termes de financement des partis, une plus grande tolérance qu'en France par rapport au lobbying, une propension plus grande des responsables politiques à démissionner en cas de scandale, etc. La différence entre société et culture ne vient pas de ce qu'elles concerneraient des domaines différents de la vie sociale, ni de ce que l'une s'attacherait plutôt aux pratiques informelles, l'autre, plutôt aux institutions, car les institutions, également, contribuent à faire la culture. Quelle différence, donc ?

Une société, peut-on dire en première approximation, c'est un ensemble de structures et d'institutions. Ce n'est pas les gens, les hommes et les femmes qui vivent dans cette société. Sinon, on dirait que la société russe d'avant et d'après 1917 serait la même, parce qu'elle est composée des mêmes Russes. Ce n'est pas la même, parce que les institutions ne sont pas les mêmes. Les hommes et les femmes qui vivent dans une même société forment une communauté (une communauté politique, dans le cadre étatique) ou un peuple. C'est une forme de groupement humain, analogue à ceux que forment les hommes et les femmes qui travaillent dans une même entreprise, adhèrent au même syndicat, appartiennent au même quartier. Une société n'est pas une communauté, n'est pas un groupe d'êtres humains, n'est pas un peuple. Une société est même, par définition, en tant qu'ensemble de structures et d'institutions, indépendante des peuples qui vivent dans ce que l'on appellera ce « modèle » de société.

Une culture, au contraire, n'est pas indépendante du peuple dont elle est la culture. Une culture peut en influencer une autre, elle peut même la supplanter, deux cultures différentes peuvent fusionner, mais la culture polonaise restera toujours celle des Polonais, même après que l'Union Soviétique ait imposé à la Pologne d'après-guerre son modèle de société, et la culture japonaise restera toujours celle des Japonais, après l'ère Meiji, quand ils adoptèrent les institutions des pays occidentaux et devinrent, comme eux, une grande puissance économique et militaire. Dans la culture, on ne peut faire abstraction du lien avec le peuple, c'est mon premier point. Tandis que ce qui caractérise l'approche sociologique, qui prend pour objet d'étude le social ou les sociétés, c'est qu'elle étudie les institutions et les structures sociales indépendamment des peuples qui les ont adoptées. Ce qui caractérise cette approche, c'est précisément cette idée dont nous parlons depuis un moment, la notion de transhistorique ou de transculturel. Plusieurs pays ont un régime parlementaire, et un constitutionnaliste ou un politologue s'attachera tout d'abord à dégager les caractéristiques générales de ce régime, indépendamment des pays où il se rencontre. Maints peuples dans le monde ont des clans, et un anthropologue social s'attachera tout d'abord à dégager les caractéristiques générales d'une telle organisation en clans, indépendamment des peuples parmi lesquels elle se rencontre. Ce sont autant d'exemples d'une approche d'esprit sociologique. Étudier les cultures, c'est au contraire montrer leurs spécificités, car chaque culture est unique. C'est mon deuxième point. Mon troisième sera pour relever que cette unicité de la culture est liée à tout ce qui fait la spécificité du peuple dont elle est la culture : sa langue, son enracinement géographique, les accidents de son histoire, etc. Ce sont ces contingences, ces particularités, qui expliquent souvent bien des traits de la culture. Pour les Anglais, c'est leur caractère insulaire qui fit l'importance du commerce et de la marine, et ce développement privilégié fit aussi que la manufacture, ce que l'on

Alain Testart

Avant l'histoire : L'évolution des sociétés, de Lascaux à Carnac, Gallimard, 2012.

devait par la suite appeler l'industrie, devint plus important que l'agriculture. C'est le compromis que représenta la *Glorious Revolution* après l'épisode de Cromwell, qui fit que le régime parlementaire, le premier de l'Occident, avec, dès le XVIII^e siècle, ses élections libres, ses journaux, encore inconnus sur le continent, resta néanmoins le plus conservateur, resta une monarchie et conserva la *nobility* et la chambre des Lords. Plus souvent, on n'explique que très mal les particularités d'une culture, et on se contentera de remarquer que ce qui a été longtemps établi comme us et coutumes perdure, par simple inertie.

Quoi qu'il en soit, par définition, quand je parle de cultures, je ne peux faire abstraction du milieu naturel ni des traditions historiques. L'accent est sur les différences qui opposent ces cultures les unes aux autres. C'est pourquoi une succession de périodes historiques ne fera jamais une évolution. Il y manquera toujours l'idée d'un ordre qui ne soit pas purement chronologique, il y manquera l'élément transhistorique. Une succession de cultures n'est pas plus de l'évolution. Pour les mêmes raisons. C'est pourquoi la conception d'une évolution des formes sociales dans la préhistoire est étrangère à la succession des cultures archéologiques. Ce n'est pas un tableau de la forme :

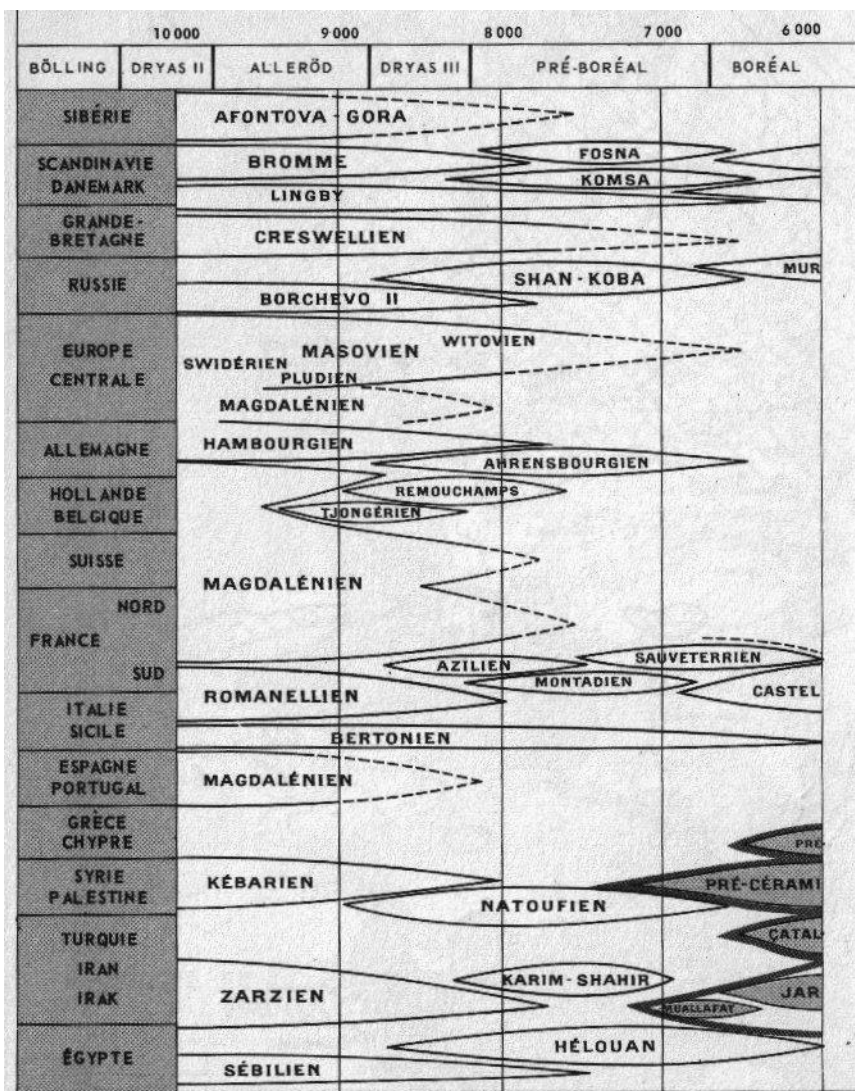


Fig. 8 Exemple de tableau de la succession des cultures – fin du Paléolithique supérieur, Mésolithique et début du Néolithique (extrait du *Dictionnaire de la préhistoire*, de M. Brézillon, éd. 1969, chez Larousse).

Le modèle phylogénétique – notions d'arbre, de convergence, de clade

Comme les thèses finales que je compte présenter maintenant sont *a contrario* du modèle phylogénétique, elles ne peuvent être comprises que si le lecteur a bien en tête ce modèle. On parle de phylogenèse chaque fois que le cours de l'évolution peut être représenté par un arbre analogue dans son principe à un arbre généalogique : il existe une origine commune et unique à partir de laquelle est engendrée une diversification en rameaux (*phyla*) de plus en plus fins. Les trois caractéristiques d'une phylogenèse sont 1° l'unicité de l'origine (figurée par le tronc commun), 2° le lien (généalogique) qui relie invariablement deux rameaux s'ils se succèdent dans la même ligne (et en fait donc des parents) et 3° la diversification croissante (ou, ce qui revient au même, l'absence de fusion entre deux rameaux différents).

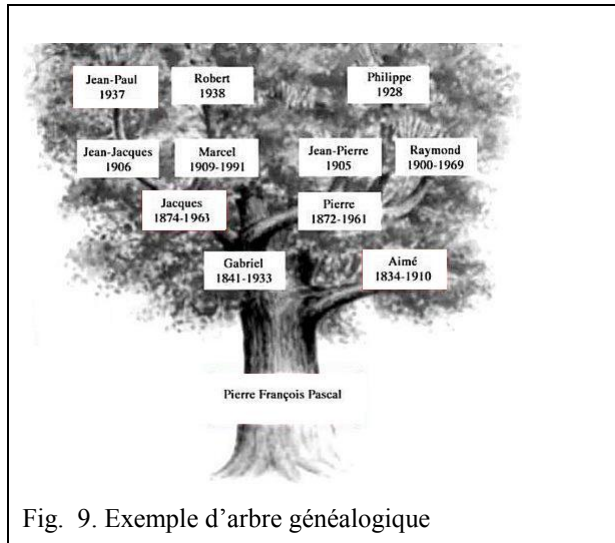


Fig. 9. Exemple d'arbre généalogique

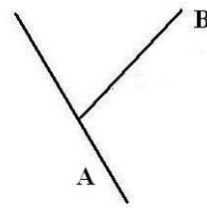


Fig. 10. La figure 1 du premier chapitre représentée selon le modèle phylogénétique : la succession entre le *phylum* A et le *phylum* B est toujours marquée par un nœud, un embranchement, une diversification. A noter que dans cette représentation, pas plus qu'en ce qui concerne un arbre généalogique, une échelle absolue de temps n'est nécessaire.

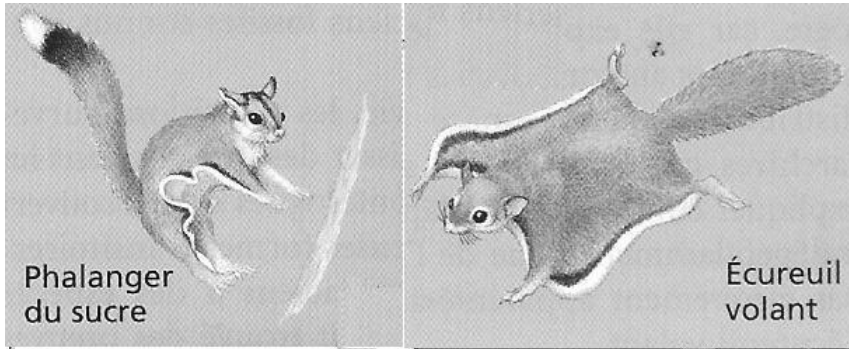
Ce modèle présente trois avantages. Le premier est sa simplicité. Le second vient de son caractère transdisciplinaire, étant présent à la fois en linguistique historique, depuis au moins le début du XIX^e siècle, et en biologie évolutionniste, de façon très claire depuis l'époque de Darwin. Le fait que le modèle ne se limite pas à un seul domaine scientifique, qu'il soit au demeurant pertinent à la fois dans les sciences de la vie et dans les sciences dites « humaines », lui confère une crédibilité très grande. Une certaine naïveté épistémologique fait en effet croire à beaucoup que si ce modèle vaut en des registres si différents, c'est qu'il aurait une valeur universelle, ce qui leur fait également croire à la venue prochaine d'une synthèse universelle de toutes les sciences, du moins celle de la vie, biologique ou sociale. Il s'en faut pourtant que le modèle ait la même fiabilité dans les deux domaines. Une des conditions pour qu'il puisse être appliqué strictement vient, comme je l'ai dit (3^{ème} caractéristique), de ce que les branches ne puissent fusionner. En biologie, deux espèces (selon la définition courante de l'espèce⁴) ne fusionnent effectivement pas ; mais les langues fusionnent, et elles le font même de façon importante (l'anglais étant l'exemple le plus connu), fait suffisant pour mettre en cause la légitimité d'une représentation par un arbre. Il la met en cause de façon d'ailleurs fondamentale, puisque l'existence même d'un tronc commun (la protolangue d'une famille linguistique) n'a absolument rien d'évident. Beaucoup de linguistes, et des linguistes de premier plan, rejettent ainsi le modèle de l'arbre, pour lui préférer des modèles régionaux d'influences réciproques ou « d'ondes ». Le modèle phylogénétique a encore été appliqué plus récemment à la génétique des populations, domaine pour lequel sa légitimité est encore plus douteuse. Non seulement deux populations humaines (d'*homo sapiens sapiens*) peuvent se croiser, ce qui fait une objection analogue à celle qui vaut contre la linguistique historique. Mais il en existe

⁴ Aujourd'hui partiellement remise en question – mais il est clair que dans le présent texte, je ne m'adresse qu'aux raisonnements et aux modèles classiques de la pensée biologique.

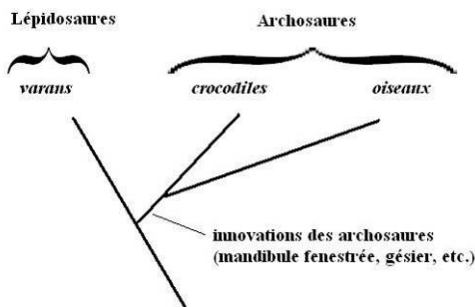
une autre encore, et plus décisive, dans le fait que l'on ne voit pas clairement comment les branches sont définies : c'est une des conditions de l'arbre, en effet, qu'après une bifurcation, chacune des branches qui en est issue soit distincte de la voisine. Ce n'est le cas dans aucune population à aucune époque : partout, il y a des émigrations et des immigrations, des vaincus qui sont assimilés ou intégrés sous forme d'esclaves affranchis, ou des vainqueurs qui, en tant que condottiere ou de classe dominante, s'imposent aux populations locales. Il faut donc se souvenir que le seul domaine où le modèle phylogénétique peut être appliqué de façon rigoureuse reste celui de l'évolution des espèces. Quoi qu'il en soit, le troisième avantage du modèle vient de ce qu'il a donné lieu à une multitude de travaux en biologie depuis entre autres la cladistique, fondée vers le milieu du XX^e siècle par Henig. Ces travaux sont hautement sophistiqués d'un double point de vue : par le nombre et la modernité technique des critères retenus ; par le recours à des méthodes mathématiques. Ces travaux ont eu un double impact, d'une part sur la reconstitution du cours de l'évolution, d'autre part, sur la classification botanique et zoologique (dite également systématique) qui se veut aujourd'hui exclusivement fondée sur la phylogénétique. C'est à ce titre que ce modèle nous interpelle. Deux concepts, ou plutôt deux ensembles de concepts, retiennent tout particulièrement notre attention.

Le premier est celui de convergence. En biologie, on appelle « homologie » toute similitude entre des caractères présents dans deux espèces ou deux *phyla* différents qui résultent d'une ascendance commune. C'est par exemple le fait que les membres antérieurs de l'homme, du chat, de la baleine, de la chauve-souris et de tous les autres mammifères se composent des mêmes éléments osseux depuis l'épaule jusqu'au bout des doigts (humérus, radius, cubitus et cinq doigts sauf récession à quatre dans le cas de la nageoire de la baleine). Ce fait est d'autant plus remarquable que les fonctions de ces membres sont différentes : préhension, locomotion et activité carnivore, vol ou nage. Cette notion d'homologie, dite « structurale » (par opposition à fonctionnelle), est une notion clef de la biologie, découverte au début du XIX^e siècle par le grand biologiste Geoffroy Saint-Hilaire, avec sa notion de « plan d'organisation » : l'homme, le chat, la baleine, la chauve-souris et tous les autres mammifères ont un même plan d'organisation. Et cette notion de plan d'organisation fut au XIX^e siècle un des grands arguments en faveur de l'évolutionnisme, car comment expliquer autrement que par une origine commune cette similitude qui ne peut visiblement pas l'être par la fonction ? On appelle au contraire « homoplasie⁵ » une similitude qui ne résulte pas de l'ascendance commune. C'est par exemple le fait que deux espèces aussi différentes que le phalanger du sucre (*Petaurus breviceps*), petit marsupial arboricole d'Australie, ressemble à l'écureuil volant (*Glaucomys volans*), mammifère placentaire des forêts d'Amérique du Nord, par leur commune capacité à planer, qui leur vient de leur étonnante morphologie ; or, le premier, étant un marsupial, le second, un placentaire, ils ne viennent pas d'un ancêtre commun qui aurait eu cette même capacité ; c'est simplement qu'ils ont, chacun de leur côté, et sur des continents différents, développé cette faculté comme une adaptation particulière à leur milieu. Les homoplasies résultent de deux phénomènes différents, la réversion, retour à un état antérieur, et la convergence, apparition indépendante du même caractère dans deux branches différentes. La similitude entre le phalanger et l'écureuil volant est un cas de convergence. Aussi intéressant soit-il, il n'intéresse pas la phylogénétique, car il ne saurait servir à reconstruire l'arbre. Réussir à faire la différence entre les homologies et les homoplasies constitue au contraire le problème fondamental de toute réflexion de type phylogénétique, pour ne retenir que les homologies, seuls témoignages valides d'une ascendance commune.

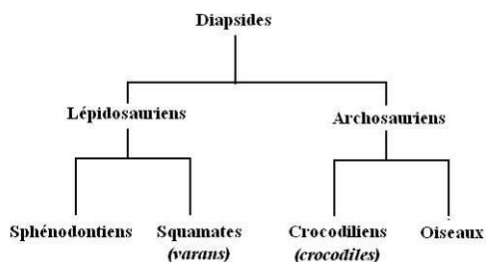
⁵ La terminaison en *-plasie* dans les sciences biologiques, qui vient du grec *plasis* (comme plastique), réfère à l'idée de façonner ou de modeler : l'homoplasie résulte donc d'une action qui modèle en modifiant les caractères hérités dans une branche, alors que l'homologie résulte de la seule *logique* de cet héritage.



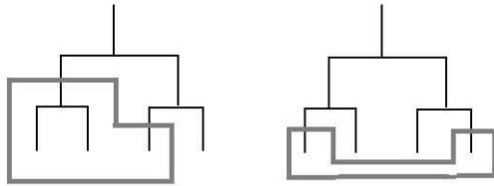
Le second concept qui retient notre attention est celui de clade. Un clade est un taxon monophylétique, c'est-à-dire une classe au sein d'une classification dont tous les représentants sont issus d'un même ancêtre. C'est un des grands principes de la cladistique que les seules classes légitimes sont celles qui sont monophylétiques. C'est ainsi que la classe des reptiles est répudiée par les systématiciens actuels. La raison en est que les oiseaux partagent plus de caractères avec une partie des dits reptiles que ceux-ci n'en partagent avec une autre partie des dits reptiles. Le raisonnement sera parfaitement clair si nous le suivons sur un arbre (fig. 12) :



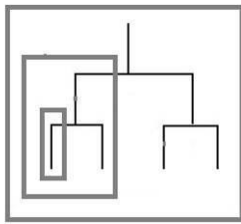
Les crocodiles partagent avec les oiseaux plusieurs dizaines de structures anatomiques qui leur sont exclusives (mandibule fenestrée, gésier, etc.) et que d'autres reptiles, comme les varans, ne partagent pas. En termes d'apparement, ou ce qui revient au même, en termes de phylogénèse, ils sont plus proches des oiseaux que les varans ; les systématiciens les regroupent donc dans la classe des Archosaures (à laquelle appartiennent également les dinosaures), tandis que les varans sont classés dans celle des Lépidosaures. L'exemple est remarquable puisque rien ne ressemble plus à un crocodile qu'un varan alors que tout semble opposer un crocodile et un oiseau. Il permet de souligner que ce n'est ni l'apparence (plumes ou écailles), ni les fonctionnalités (la capacité de voler), ni l'adaptation au milieu (air) ou l'écologie, qui fonde une classification phylogénétique. Explicitons ce dernier point. La systématique actuelle, relativement aux animaux que nous venons d'évoquer, est la suivante :



L'ancienne classe des reptiles correspondrait aux seules trois branches de cet arbre et isolerait celle des oiseaux. Une telle classe est dite paraphylétique si elle inclut l'ancêtre commun, polyphylétique si elle ne l'inclut pas : du point de vue de la phylogénétique, ces classes sont illégitimes parce qu'elles isolent et excluent, arbitrairement, les oiseaux, lesquels sont des enfants des archosauriens tout aussi légitimes que les crocodiliens, et tout autant des diapsides que les squamates. Une classe polyphylétique a l'une ou l'autre des formes indiquées sur les figures suivantes (une classe paraphylétique a une forme analogue, mais étendue aux ascendants communs) :



tandis que les seules classes légitimes (les clades) sont de cette forme :



Trois raisons conduisent à repousser le modèle phylogénétique en ce qui concerne l'évolution des sociétés.

Un phénomène spécifique à l'évolution sociale : l'emprunt

Chaque société transmet à la suivante une multitude de pratiques et d'institutions sociales : ce sont des caractères hérités. Le phénomène de la convergence est un phénomène tout aussi courant, bien qu'il ait suscité assez peu d'intérêt chez les ethnologues et les historiens. C'est par exemple le cas pour les pyramides à degré, inventées indépendamment par les civilisations précolombiennes à haute époque, tant dans les Andes qu'au Mexique, et par celles de l'Ancien Monde, les plus connues étant celle d'Égypte et les ziggourats mésopotamiennes. Ce genre de phénomène a donné lieu jadis à de violents débats qui ne sont pas sans analogie avec ceux qui agitent aujourd'hui les biologistes : les pyramides américaines résultent-elles d'une invention indépendante ou sont-elles la preuve d'une influence de l'Égypte ? On sait que les hyperdiffusionnistes, dans les premières décennies du XX^e siècle, avaient formé l'idée qu'un fils de pharaon dérivait sur un radeau et allait fonder la civilisation quelque part au Mexique... Ces idées pour le moins naïves et extrêmes n'ont plus cours aujourd'hui, mais connurent un renouveau de succès lorsque la première céramique découverte dans les Andes se trouva ressembler assez fort à une céramique japonaise de la même époque : on remplaça alors le fils du pharaon par un fils de l'empereur du Japon qui aurait dérivé à travers le Pacifique jusque vers l'Équateur. Fort heureusement, ce qui devrait mettre fin à la polémique, on a découvert une poterie plus ancienne dans les Andes qui ne ressemble pas du tout à celle du Japon.

Il existe également dans le monde social ou culturel des régressions, ce dont j'ai déjà parlé. Il existe donc dans ce monde toutes les variétés de ce que les biologistes appellent « homologies » ou

« homoplasies ». Mais il existe encore un autre phénomène susceptible d'expliquer les similitudes et qui n'a pas son équivalent en évolution biologique : c'est l'emprunt ou, ce qui revient au même sauf le changement de point de vue (point de vue de l'emprunteur ou point de vue de celui à qui on emprunte), la diffusion. Des cultures voisines s'empruntent une multitude de traits sociaux ou de pratiques sociales, des idées, des manières de faire, des modes, des outils, des institutions. Ce ne sont pas seulement des éléments qui sont empruntés, ce peut être tout un modèle de société : ainsi Rome imite-t-elle la Grèce avec la promulgation de la loi des XII tables et maints autres détails, dont le mode de recrutement des citoyens pour le service militaire ; ainsi le Japon à l'ère Meiji, ou bien avant, à l'époque des Codes (importation du modèle chinois, à la fois dans la culture et dans la gestion bureaucratique de l'État). C'est le plus souvent – le contraire étant rare mais pas inconnu – une culture sous influence qui emprunte à une culture dominante. Les raisons de l'emprunt ne résident souvent en rien d'autre que le prestige d'une culture : ainsi l'influence de l'art grec à Rome, ou la reprise par la Birmanie des lois de Manou, lois proprement indiennes, ou encore la retranscription du Ramayana dans les cultures malaises. C'est quelquefois la conquête, ce dont la romanisation de la Gaule ou de l'Ibérie fournit des exemples classiques. Mais la conquête se fait tout autant pacifiquement, les peuples germaniques de l'époque dite des « grandes invasions » ayant des titres et des institutions entièrement copiés de l'Empire romain. Le prestige d'une grande culture, généralement associé à un grand empire, suffit généralement à assurer l'emprunt, que ce soit celui de l'ancien empire romain ou de l'actuel empire américain : la domination est culturelle avant d'être militaire. Partout on imite les dominants, ou bien c'est le contraire : une culture ou une religion, jadis pensée comme archaïque et dont les plus pertinents des observateurs prédisaient la fin prochaine, devient le point de ralliement des masses déshéritées parce qu'elle fait contraste, et assure de ce fait une prise de position identitaire. La mondialisation actuelle est faite d'emprunts : et si tous les États ont fini par abolir l'esclavage et proclamer une déclaration des droits de l'homme, ce n'est certainement pas parce que leurs évolutions propres les y ont conduits.

L'emprunt, ce phénomène si ordinaire du monde social et culturel, est étranger au monde biologique, car le pingouin, le voudrait-il, ne peut assurément emprunter le plumage du rouge-gorge. L'impossibilité de l'emprunt entre les espèces fait que les *phyla* ne puissent fusionner les uns avec les autres. Ce fait biologique majeur suffit à assurer que l'évolution des espèces naturelles ait la forme d'un arbre ; ou, ce qui revient au même, qu'il y ait diversification croissante (ce que j'ai appelé plus haut la 3^{ème} caractéristique des modèles phylogénétiques). Il en va autrement au cours de l'évolution sociale ou culturelle : une branche emprunte à une autre et se remodèle de façon à devenir semblable à celle à laquelle elle a emprunté ; sans doute, les observateurs pourront-ils noter quelques détails qui révèlent les origines différentes, mais, si le fonctionnement général de la machine sociale obéit aux mêmes lois, si le comportement des acteurs montre qu'ils ont oublié leurs façons ancestrales de faire au profit d'un modèle moderne et plus valorisé, ces différences de détail ne seront plus que folklore et les sociologues seront justifiés à dire : « Ces deux sociétés ne diffèrent en rien sur le fond, c'est-à-dire dans leur fonctionnement et dans leurs institutions. » Les deux branches auront fusionné entre elles.

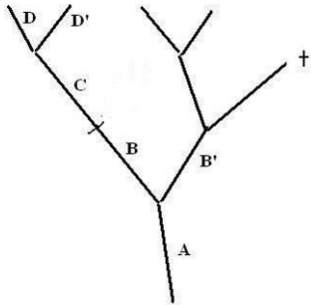
C'est pourquoi l'évolution sociale ou culturelle ne saurait être envisagée sur le modèle exclusif de la phylogénie. Il existe, assurément, une tendance à la diversification, mais tout autant, une autre à l'homogénéisation. Cette seconde tendance se traduit non pas par le modèle de l'arbre, mais par celui, inverse, du réseau hydrographique où ce sont les petites rivières qui font les gosses, lesquelles se réunissent finalement en grands fleuves. L'évolution ne va pas forcément dans le sens de la diversification : il suffit de comparer l'état du monde à l'heure actuelle à celui dans lequel il était au XVI^e siècle, ou même encore à l'époque du traité de Berlin qui marque l'achèvement de la colonisation : il est aujourd'hui beaucoup moins diversifié et presque marqué par l'unicité d'un même modèle que l'idéologie, autant que les institutions internationales, impose. Il n'y a plus

aujourd'hui de cannibales ni d'aimables sauvages, plus de sacrifices humains, pas un seul État qui proclamerait ouvertement la légitimité de l'esclavage.

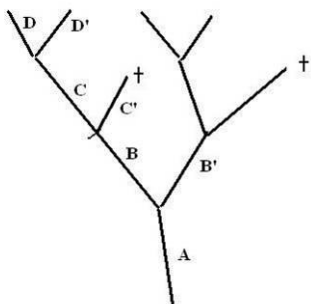
Notre première raison pour écarter le modèle phylogénétique pour penser l'évolution sociale – et c'est une raison *suffisante* – vient de l'importance de ce que l'on peut appeler, par opposition à la ramification, la confluence, c'est-à-dire la rencontre entre deux flux, d'abord séparés : rencontre entre peuples, par exemple des Francs, peuple germanique, avec des Gallo-Romains, dont est issu le peuple français ; rencontre entre langues ou cultures, par exemple des Normands, Vikings francisés, avec un substrat anglo-saxon, dont procède la langue anglaise ; rencontre entre mouvements sociaux différents et même opposés, par exemple de la colonisation et des mouvements de libération nationale qui aboutissent à une idéologie commune et à un même modèle de société.

L'évolution sans diversification

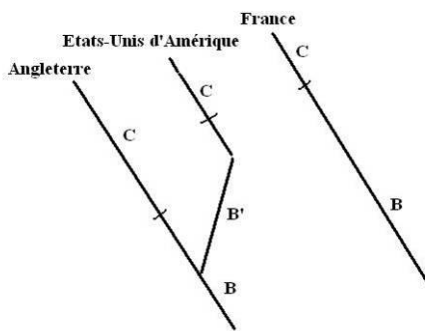
La première raison pour rejeter le modèle phylogénétique dans les sciences sociales est qu'il existe le contraire de la diversification, la seconde, qu'il existe des évolutions sans diversification. Je ne sais si les sciences biologiques pensent une évolution dans une même et seule branche telle que représentée sur cette figure par la succession de C à B :



En tout cas, le modèle de l'arbre, dont le principe est celui de la différenciation entre branches, conduit plutôt à ne pas différencier B et C. Le principe d'une classification phylogénétique, tout également, puisque le critère de classification est fourni par les nœuds (ou embranchements) : B et C, n'étant pas séparés par un nœud, ne peuvent être distingués que sur la base d'un autre principe. Il y a enfin que les modèles actuellement admis de l'évolution biologique ne font pas appel à des tendances transformatives qui feraient que B tendrait au bout d'un certain temps à se transformer en C ; ces modèles, nombreux et différents dans leur détail, admettent plutôt un principe commun fondé sur une diversification engendrée par la mutation génétique sur laquelle opère la sélection naturelle. Si bien que le schéma précédent devrait être interprété en fonction de l'existence d'un nœud de diversification, même s'il est peu visible en paléontologie, comme je l'envisage dans la figure suivante où la forme concurrente C' n'est pas viable ou est moins performante que C :



Il en va tout autrement dans l'évolution sociale qui est susceptible de faire apparaître des évolutions sans aucune diversification. Un exemple suffira. Les Anglais, après une longue guerre civile, décapitent leur roi et inventent la démocratie sous sa forme moderne, c'est-à-dire représentative (que l'on datera de la *Glorious Revolution*) ; les colonies américaines, après une guerre de libération contre la couronne britannique, promeuvent une démocratie du même genre ; les Français, à leur tour, coupent la tête à leur roi et proclament la démocratie. On pourra probablement dissenter jusqu'à la fin des temps pour savoir s'il s'agit là de convergence (ce qui suppose les événements indépendants) ou d'emprunts, ou du moins d'influence : la réalité est sans doute dans un mélange des causes. Ce qui est certain, en revanche, est que l'évolution qui mène chacune de ces sociétés d'un état B (une royauté absolutiste) ou B' (statut colonial où les sujets n'ont pas les mêmes droits que les métropolitains) à un état C (souveraineté nationale et forme de démocratie représentative) se fait sans diversification :



Ce dernier schéma fait apparaître des évolutions parallèles ou apparemment telles, ce dont il nous faut parler à présent.

La convergence en loi

En lui-même, le concept de convergence est le même en sciences sociales et en sciences biologiques : il désigne l'apparition indépendante ou réputée indépendante de caractères similaires dans des branches différentes. Toutefois, la notion n'a pas du tout le même rôle dans les deux types de sciences.

Premièrement, le fait de la convergence sera toujours beaucoup plus difficile à établir dans les sciences sociales que dans les biologiques. S'il est certain, par exemple, que le phalanger du sucre n'a pas eu d'influence susceptible d'expliquer l'apparition de l'écureuil volant parmi les mammifères nord-américains, ce n'est toujours qu'au prix d'une longue discussion que l'on peut établir que les pyramides à degré américaines ont été inventées indépendamment de celles de l'Ancien Monde. En ce qui concerne l'évolution sociale ou culturelle, les faits incontestables de convergence sont extrêmement rares. Je crois même raisonnable de les limiter dans un premier temps, et pour autant que l'on veuille s'en tenir au certain, à la comparaison entre l'Ancien et le Nouveau Monde ; pour le reste, on pourra seulement argumenter en termes de plus ou moins grande probabilité.

En second lieu, le rôle majeur que joue l'emprunt ou la diffusion dans le monde culturel et social modifie complètement celui de la convergence. En biologie, l'absence d'emprunt fait que l'innovation du phalanger n'a pas d'influence sur les caractères des autres marsupiaux d'Australie ; pas plus que celle de l'écureuil volant n'en a sur les mammifères américains. L'innovation ne s'étend pas à plusieurs branches. En sciences sociales, c'est le contraire. L'innovation s'étend aux autres branches déjà séparées et peut même se généraliser. Les partisans du diffusionnisme faisaient valoir que les inventions étaient rares, et que les inventions séparées et indépendantes l'étaient tout autant, mais que la diffusion à partir des centres d'invention était un phénomène tout à fait fréquent

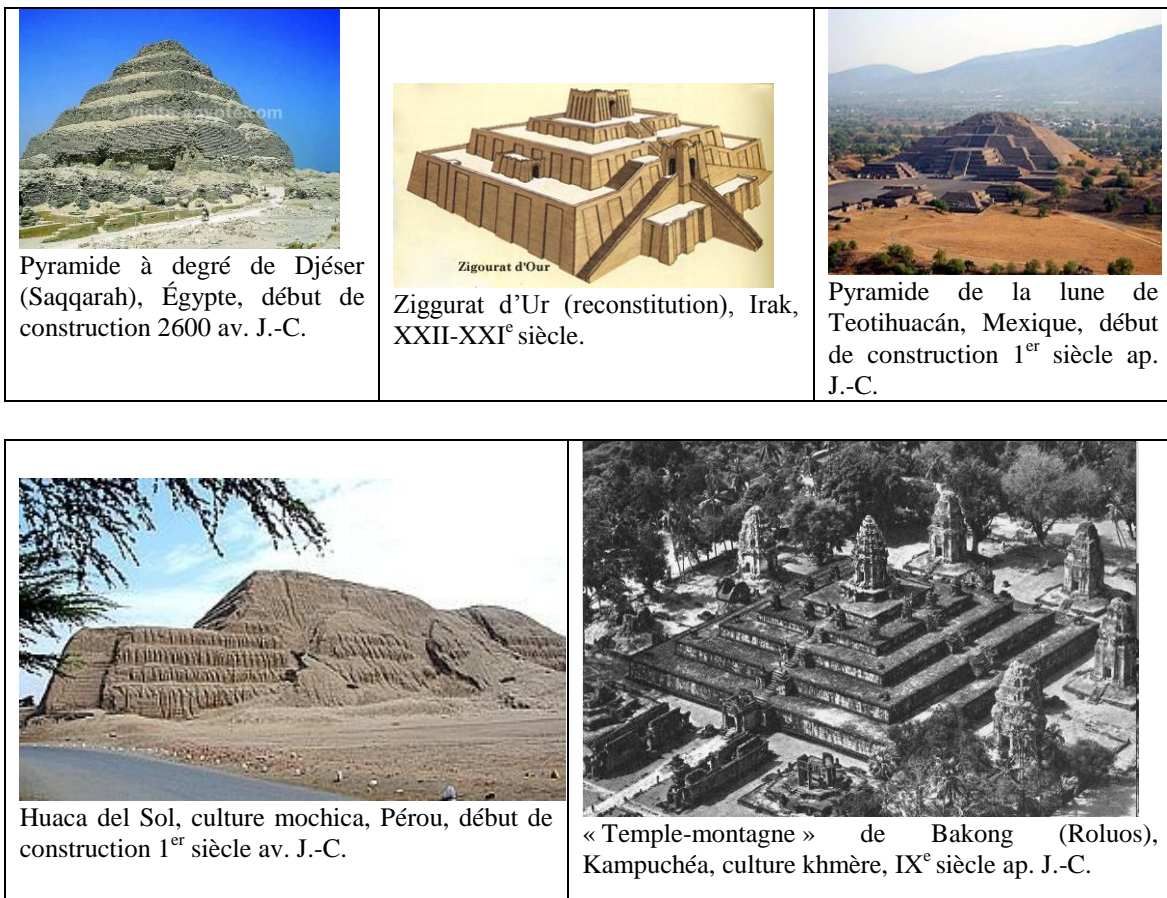
qui s'observe tant pour les innovations techniques qu'institutionnelles. Je pense qu'ils avaient raison. Ce qui veut dire que, même si la pyramide à degré a été inventée indépendamment en Amérique et dans l'Ancien Monde (ce que je crois), il n'y a pas de raison de croire qu'elle ait été inventée indépendamment en différents points des Amériques, dans les Andes, au Mexique et dans l'Est des États-Unis. Même si nous voulons penser que les trois révolutions, anglaise, américaine et française sont fondamentalement indépendantes les unes des autres (ce qui me semble soutenable), il est certain que la généralisation de la démocratie représentative à l'ensemble du monde actuel n'est que le résultat de l'influence prépondérante de l'Occident. La convergence dans le monde social ne prend toute son importance que du fait qu'elle est relayée par la diffusion, laquelle transforme quelques innovations isolées en mouvement général qui emporte une région toute entière, si ce n'est le monde dans sa globalité. On est alors justifié d'en parler comme d'un grand mouvement historique. C'est de l'évidence d'un tel phénomène que Tocqueville témoigne lorsqu'il écrit dans sa célèbre introduction à *La démocratie en Amérique* : « Une grande révolution s'opère parmi nous ; tous la voient... » Le « nous » dont parle Tocqueville, c'est à la fois les États-Unis d'Amérique et la société française du début du XIX^e siècle, c'est-à-dire – il faut le souligner – des sociétés non seulement différentes, mais des sociétés de types différents, parce que, pour Tocqueville, qu'il n'y ait jamais eu de noblesse sur le sol américain fait de la société américaine une société d'un type différent de la française. La suite de l'histoire, de toute façon, est là pour prouver que cette « grande révolution » affectera des sociétés aussi différentes que celles des Hautes Terres de Nouvelle-Guinée que la vieille société chinoise. Il n'existe rien d'analogue à de tels mouvements d'ensemble en biologie.

Une troisième différence enfin, et c'est une différence majeure, sépare la conception que les chercheurs en sciences sociales et celle que les chercheurs en biologie se font de la convergence. C'est que la convergence en sciences sociales est volontiers pensée en fonction de l'existence de lois. Je crois par exemple qu'il n'est pas très difficile d'imaginer une loi générale susceptible d'expliquer l'apparition concomitante de pyramides à degré en différents endroits du globe. La pyramide à degré allie partout dans le monde deux symbolismes puissants : celui de la montagne, qui fait le lien entre le ciel et la terre, et celui de strates superposées. Le fait d'être entre ciel et terre convient parfaitement à un régime despotique où le roi est conçu comme étant au centre du cosmos, ayant une double nature, divin parce qu'il participe du ciel où résident les dieux, mais ayant, comme la pyramide, une base solide sur terre : ainsi était le roi maya, d'après l'iconographie, le roi chinois, ne serait-ce que par son sinogramme qui combine la représentation du ciel et celle de la terre, ou le pharaon, dieu et homme à la fois, se rendant, en tant qu'homme, un culte à lui-même en tant que dieu. La multiplication des strates marque l'éloignement entre les étages du cosmos tout autant que la distance incommensurable qui sépare les êtres supérieurs, dieux ou entité, et donc roi, du commun des mortels. La pyramide à degré est donc un bon symbole, un excellent symbole, pour le despotisme. Mais il ne convient pas à n'importe quel despotisme, il ne convient que lorsqu'il s'associe à une vision du monde étagée en niveaux : c'est tout particulièrement le cas des cosmologies amérindiennes, comme c'est encore le cas général de toutes ces visions du monde mésopotamiennes ou chinoises où les dieux résident dans le ciel, à moins que ce ne soit le ciel lui-même qui représente la divinité principale. Un autre facteur explicatif évident est constitué par la tendance au monumentalisme. On peut en conséquence formuler une loi comme quoi une culture marquée à la fois par ces trois facteurs (despotisme, cosmologie étagée et tendance au monumentalisme) a des chances d'ériger des pyramides à degré. Cette formule, dont j'admets le caractère imparfait, explique néanmoins l'absence de pyramide à degré en Afrique noire caractérisée par l'absence presque complète de monumentalisme et par une conception de la royauté très éloignée de celle de la royauté cosmique, la légitimité du roi étant assurée par la détention de pouvoirs magiques liés à des regalia. La conception chinoise de la royauté, ainsi qu'une vision du monde solidement organisée en niveaux cosmiques, aurait pu donner naissance à des pyramides à

Alain Testart

Avant l'histoire : L'évolution des sociétés, de Lascaux à Carnac, Gallimard, 2012.

degré, et c'est seulement, je crois, le développement très particulier de l'architecture chinoise qui l'a empêché, avec l'importance des terrasses en terre damassée et des superstructures essentiellement ligneuses. Je ne sais pourquoi l'Inde n'a pas donné le jour à des pyramides à degré. Mais elles se retrouvent à foison dans une des civilisations influencées par elle, la civilisation khmère, dont chacun des rois a érigé un de ces « temples-montagnes » : le centre d'Angkor-Vat est lui-même un de ces temples-montagnes où l'on compte 7 strates, mais surmonté de tours et entouré de deux larges murailles quadrangulaires. Dans le cadre de cette introduction, je ne peux qu'esquisser les contours de cette loi, dont je ne prétends d'ailleurs pas qu'elle explique tout. Mais elle suffira à mon propos qui était de montrer que, dans le domaine social ou culturel, tout phénomène de convergence peut, sans trop de peine, être vu comme l'effet d'une loi tendancielle générale. C'est-à-dire une loi qui tend à produire au cours du temps les mêmes effets une fois que les mêmes causes sont réunies, quoique à des rythmes différents selon les cas et jamais sans aucune certitude du résultat, celui-ci étant au mieux probable. C'est ce que j'appelle une loi évolutive.



Sans doute les biologistes parlent-ils également, encore qu'assez rarement aujourd'hui, de lois de l'évolution. Mais, soit il s'agit de tendance globale, soit il s'agit de principes tout à fait généraux. Il existe par exemple une tendance pour la vie à sortir des eaux où elle était tout d'abord apparue ; en réalité, c'est à peine une loi, comme Popper l'avait fait remarquer, puisque le fait est unique et qu'il n'est de loi que générale. C'est tout au plus une constatation, ou une façon de résumer un mouvement d'ensemble au moyen de résultats globaux, un peu comme ce que la comptabilité appelle des agrégats. C'est un tout autre type de lois générales qu'invoquent les néo-darwiniens lorsqu'ils expliquent que les marsupiaux d'Australie aient pu se différencier en chats (les dasyures), en loups (les loups de Tasmanie), en animaux fouisseurs (les bandicoots), etc., chacun occupant une niche écologique. C'est tout pareillement que l'on explique qu'il y ait un marsupial phalanger du sucre, analogue à l'écureuil volant. Mais ce sont ce que j'appelle des principes généraux. Ils

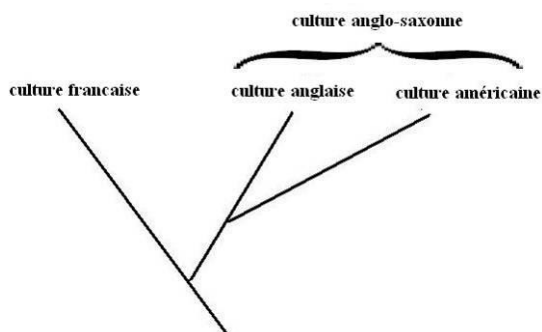
expliquent la diversification analogue des marsupiaux et de mammifères placentaires, du moment que les deux ensembles évoluent dans des continents séparés. Ils expliquent le phalanger et l'écureuil volant comme deux adaptations parallèles à un milieu forestier semblable. Mais il n'existe aucune loi biologique générale qui dirait que dans un même milieu forestier certains mammifères devraient développer un patagium⁶. Il existe des principes généraux, mais pas de loi relative à un caractère particulier. Pour les pyramides à degré, ce que l'on peut appeler un caractère social, je crois au contraire qu'il existe une telle loi.

C'est d'ailleurs pourquoi, si la convergence n'est tout au plus qu'une gêne dans la méthodologie de la reconstitution phylogénétique, ce doit au contraire être l'objet de la plus grande attention en sciences sociales ou culturelles. Car c'est de leur étude que peut naître l'idée de lois évolutives précises du monde social.

La question des classifications sociologiques

Le dernier point qui reste à discuter n'est pas tant l'inadéquation du modèle phylogénétique que son lien avec les classifications, et cette idée, fondamentale dans toute la cladistique, que les seules classifications légitimes sont phylogénétiques. Je tiens au contraire que les seules classifications sociologiquement pertinentes ne peuvent être phylogénétiques. A ce point de l'exposé, sans doute un peu plus difficile que ce qui précède, il faut garder en tête la distinction culture/société qui reste toujours une distinction essentielle, autant que celle entre peuple et société.

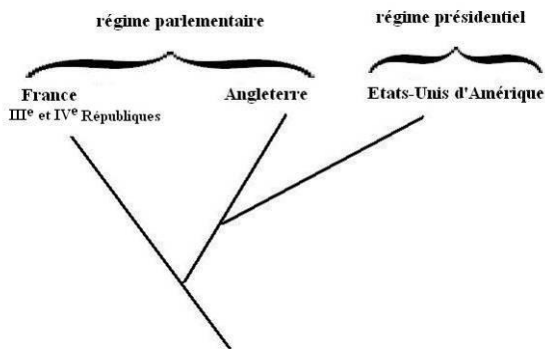
S'agissant des cultures, les questions d'origine, et donc de phylogénie, restent cruciales. Si par exemple on formait la notion de culture anglo-saxonne pour englober l'anglaise et l'américaine, on pourrait objecter que la noblesse, importante dans toute la culture anglaise, est étrangère à la culture américaine. Les conséquences de cette différence sont nombreuses : le peuple américain a dû lutter contre des magnats et des monopoles, mais jamais contre des privilèges héréditaires ; il n'existe pas d'opposition entre une bourgeoisie affairiste et une aristocratie de naissance ; même la démocratie y est différente du fait qu'il n'existe pas de Chambre des Lords ; etc. Néanmoins le regroupement tient pour de nombreuses raisons, la culture américaine partageant avec l'anglaise maints traits, ne serait-ce qu'un même goût pour l'empirisme qui l'oppose si fortement à l'esprit français. Et il tient du point de vue phylogénétique, puisque la culture américaine n'est qu'un rameau détaché de l'anglaise, ce peut être représenté au moyen d'un arbre formellement analogue à celui par lequel les systématiciens représentent la différenciation entre varans, crocodiles et oiseaux (*supra*, fig. 12) :



Faire des ensembles sur une base phylogénétique a peut-être un sens pour les cultures ; en faire pour des concepts sociologiques ne saurait en avoir. Ce que nous retenons pour caractériser une société – et il faut encore une fois insister sur le fait qu'une société est un ensemble d'institutions,

⁶ Surface ou repli de peau qui s'étend entre les membres chez les mammifères permettant le vol actif des chauves-souris et au moins le vol plané chez les autres.

de structures et de pratiques, et non pas un ensemble de gens –, en effet, est indépendant des questions d'origine. Par exemple, les régimes démocratiques représentatifs (démocratie moderne) se partagent entre régimes parlementaires et régimes présidentiels. Le premier est typiquement le cas de la France de la III^{ème} et de la IV^{ème} République, tout autant que de la monarchie parlementaire anglaise : c'est le chef de cabinet ou premier ministre qui dirige le gouvernement tandis que le chef de l'État, indifféremment roi ou Président de la République, a un rôle tout à fait effacé. Le second est typique des États-Unis d'Amérique et se traduit par le rôle majeur du Président de la République. Cette dichotomie est majeure dans toute la réflexion du Droit constitutionnel, et commande en particulier des attributions différentes dévolues au Président et des modes d'élection différents. Il serait absurde de la contester sous prétexte que cette classification ne correspond pas aux données phylogénétiques :



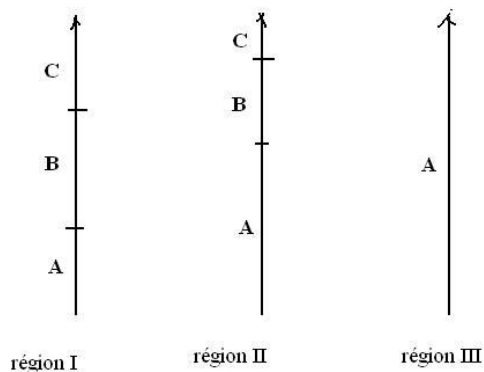
Une des conséquences de cette différence est la suivante. La biologie, quand elle pense évolution, du moins dans le projet cladistique ou phylogénétique, s'efforce de mettre en ordre des taxons eux-mêmes définis en fonction de considérations sur l'évolution. Les sciences sociales, si elles veulent penser évolution sociale – et non pas évolution culturelle –, s'efforceront de mettre en ordre chronologique des classes qui sont définies en dehors de considérations évolutives. La classification précède la conception de l'évolution. C'est elle qui permet de penser l'évolution sociale, laquelle ne peut donc prendre que la forme d'une succession dans un ordre temporel de formes préalablement définies indépendamment du temps.

Quel modèle, finalement, pour l'évolution des sociétés ?

A l'issue de ce chapitre, nous pouvons dire quelque chose de la forme de l'évolution que nous cherchons à construire.

Les anthropologues sociaux américains néo-évolutionnistes avaient qualifié l'évolutionnisme de Morgan d'« unilinéaire » parce qu'il aurait supposé que chaque société aurait subi la même évolution, parcourant successivement et dans le même ordre les mêmes stades, eux-mêmes se qualifiant de « multilinéaires », et faisaient explicitement référence à Darwin, à l'évolution biologique et à la diversification. Je ne suis pas certain que Morgan ait eu une conception aussi rigide, mais au moins est-il certain qu'elle est présente dans le troisième tiers du XIX^e siècle. C'est celle que combat Lénine pour faire admettre la possibilité de la révolution dans un pays comme la Russie, considéré comme encore largement « féodal » avant 1917, et qui pourra néanmoins passer directement de la féodalité au socialisme en sautant l'étape du capitalisme ; c'est encore la conception qui est combattue au sein du mouvement marxiste après les années 1950, avec la notion de mode de production asiatique, et l'idée que l'évolution ne s'est pas déroulée de la même façon partout. Quoi qu'il en soit, le modèle unilinéaire, critiqué par tous et qui tient un peu le rôle d'épouvantail, se définit par le fait que chaque région – plutôt que chaque société – aurait parcouru

la même succession de stades évolutifs, avec comme seule différence le rythme de l'évolution, ce qui fait que chacune est à chaque instant à un stade différent de celui atteint par la voisine :



C'est, si l'on veut, l'idée de l'évolution parallèle érigée en principe exclusif. Il est intenable parce qu'il faut bien reconnaître l'existence d'évolutions divergentes.

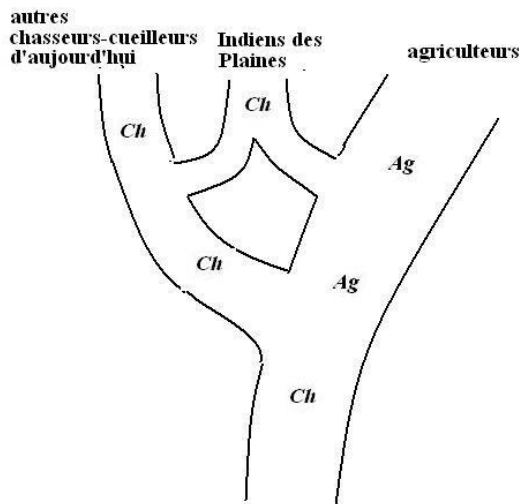
Mais le modèle de l'arbre, lequel peut inversement être décrit comme l'idée de diversification érigée en principe exclusif, est lui aussi intenable aussitôt que l'on tente de l'appliquer aux sociétés. Nous avons vu trois raisons suffisantes pour lesquelles il doit être rejeté : l'importance de l'emprunt dans le monde social (alors que les espèces naturelles ne s'empruntent pas les unes aux autres), la possibilité d'évolutions sans diversification (possibilité non prise en considération par la cladistique), l'importance de la convergence ou des évolutions parallèles.

Notre modèle ne sera ni l'un ni l'autre puisqu'il admettra, contre le modèle unilinéaire, la divergence, et contre celui de l'arbre, la confluence, c'est-à-dire la fusion en une seule de deux branches évolutives différentes par leurs origines. Explicitons ce concept à partir du principal exemple de ce chapitre, celui des Indiens des Plaines. On se souvient que les antiévolutionnistes disaient : ils reviennent à l'état de chasseurs, c'est une régression, inverse de la tendance générale supposée de l'évolution. Oui, en quelque sorte, mais seulement en première approximation. Ces Indiens sont chasseurs en ce qui concerne leur alimentation (ils mangent de la viande de bison, animal chassé) mais ils sont aussi éleveurs en quelque sorte, car leur moyen de travail principal, c'est le cheval, non pas domestiqué au sens de la biologie, car les Indiens ne contrôlent pas la reproduction de ces animaux, se contentant de les capturer et de les apprivoiser. Le cheval est dans l'aire des Plaines le moyen de chasse, le moyen de guerre et la richesse principale, objet des razzias, objet d'échange. Il est comme le cheval pour les Mongols, comme les vaches pour les Zoulous, comme les rennes pour les Lapons, tous peuples pasteurs. Les plus riches des Sioux ou des Kiowa en possèdent des troupeaux nombreux, régulièrement acquis à la guerre, mais peu importe : ces Indiens ressemblent plus à des éleveurs qu'aux pauvres chasseurs-cueilleurs d'Australie, d'Asie ou d'Afrique qui vont à pied et ignorent les animaux de monture et de bât. Les Indiens des Plaines sont donc pour une part (pour autant que l'on définit les chasseurs-cueilleurs par une alimentation exclusivement à partir d'animaux et de végétaux sauvages) des chasseurs-cueilleurs, et pour une autre (pour autant que l'on s'intéresse aux structures sociales, au fait d'avoir des richesses, sous forme de troupeaux) des éleveurs. Leur société résulte d'un mélange, d'une fusion. Les Indiens encore à pied du début du XVI^e siècle, avant que les chevaux échappés du Mexique ne se répandent dans les plaines, étaient-ils de purs agriculteurs ? Pas plus, puisque nous pouvons les imaginer à partir d'Indiens comme les Mandans, les Cheyennes, etc. que les anthropologues regroupent dans la dite aire des Prairies, vivant en villages sédentaires et stables, cultivant le maïs, mais se livrant de façon importante à la chasse aux bisons, dont la biomasse, avant les exterminations massives du XIX^e siècle, était colossale à la fois dans les Plaines et les Prairies. Toute cette région qui s'étend du Texas jusqu'au sud de l'Alberta et du Saskatchewan est depuis plusieurs millénaires caractérisée, et

Alain Testart

Avant l'histoire : L'évolution des sociétés, de Lascaux à Carnac, Gallimard, 2012.

par contraste avec l'Est, plus nettement agricole, ou le Sud-Ouest, tout autant (les moutons des Navajos sont d'origine européenne), par un mode de subsistance mixte. Lorsqu'apparaît le cheval, c'est une aubaine pour un continent où existent si peu d'animaux domesticables. Dans les Plaines convergent alors des Indiens venus de régions extérieures et qui forment une société toute nouvelle et originale dont le trait principal est, que ce soit pour la guerre, pour la chasse, pour la richesse ou pour le mode de vie, le cheval. Ce n'est pas une régression, c'est une fusion, et si l'on doit la représenter sur un diagramme évolutif, on ne peut le faire que de cette façon :



Façon qui est également éloignée du modèle de l'évolution dit unilinéaire que de celui de l'arbre.